

Et la pluie et le
vent,

La poésie.

La poésie va au-delà de la littérature, elle surpasse l'esprit de métaphore en vous emmenant par la main afin qu'on puisse toucher au réel de la catachrèse. Elle vous assoit dans l'inconfort d'un sofa de lucidités inattendues, tangibles au point de connexion entre l'endormissement, le rêve, l'éveil, la fuite, la rencontre, le départ et l'arrivée. Prisonnière d'une liberté insaisissable avec cette conscience qui sait le passé plus riche de possibles inaboutis que de nécessités inéluctables.

La pluie, le vent.

Et la pluie et le vent
Mais qui suis-je où vais-je?
De ces deux éléments
Souvent je me protège
Sans savoir que pourtant
Je suis la pluie, le vent.

Je suis la pluie, le vent
Qui d'autre d'ailleurs serais-je?
Une banquise, une rivière, un
torrent,
Peut-être un peu de neige
Qui fond silencieusement.

Je suis la pluie, le vent,

Je suis la pluie le vent
Je suis dans le cortège
Je suis la pluie, le vent,
Et les notes du solfège.

J'existe, je suis vivant,
Mais tout se désagrège
Et bientôt fumée d'encens,

Je rejoindrai le cortège
Comme la pluie, le vent,
Comme la pluie, le vent.

De ceux qui sous la pluie, le vent
Se sont fait prendre au piège
D'une émotion et d'un instant.
Instruments inouïs d'un sortilège
Tombés dans les bras du néant.

Je suis la pluie, le vent,

Je suis la pluie le vent
Je suis dans le cortège,
Je suis la pluie, le vent,
...et les notes du solfège.

L'écrin

Et dans l'écrin de cet instant,

Nous avions souri

De nous croire à l'abri

*Au bord du chemin, au bord du
temps.*

Car s'il avait une saveur,

A chaque soupçon de bonheur

Te reviendra la douce amertume

*Des chers instants qui se
consument.*

*C'était un soir de pluie et de
bleu,*

*Nous n'avions rien au fond des
yeux*

Que le plaisir simple des enfants

*Qui jouent impatiemment à se
jouer du temps.*

Rien que pour ce moment

Nous restions ébahis

De nous voir sous la pluie,

*Au bord du chemin au bord du
temps.*

L'homme est d'une légèreté aérienne.

*Pour peu que la brise
l'effleure il se croit caressé,
sitôt que la tempête sévit il se
croit agressé, déjà, il
s'entretiendrait avec le vent
pour en extorquer son sens,
alors que comme nous il
n'est vraiment bien nulle
part et que ne sachant où
aller, il ère de manière plus
erratique que hiératique...
avec des hauts et des bas.
Notez à ce moment à quel
point la poussière se baigne
mollement dans l'air se
fondant imperceptiblement
dans l'atmosphère avec cette
force tranquille qui n'a rien
pour me rassurer.*

*« L'idée même de réel
comporte l'exclusion de tout
sens. Ca n'est que pour
autant que le réel est vidé de
tout sens que nous pouvons
un peu l'appréhender. »*

Lacan 08/03/77

Avec aisance.

J'ai pas les mots
Mais je chante quand même.
J'ai pas les mots,
Mon piano est blême.
Ses touches blanches
Sont persillées d'ébène.
J'ai pas les mots
Mais je chante quand même.

Parce qu'avec élégance
Je les frôle quand même
Et que sans résistance,
elles s'offrent d'elles mêmes.

Parce qu'avec élégance
La musique s'essaïme
Et que sans impudence
Toutes ces notes me
déchainent.

Ce soir je pleure les mots
Que la musique me chante,
Ce soir je pleure les mots
Qu'encore elle m'enchante,
Ce soir je pleure les mots.

Je pleure les mots
Dans l'abîme de mon silence
avec aisance.

J'ai pas les mots
Mais je chante quand même.
J'ai pas les mots,
Mon piano est blême.
Ses touches blanches
Sont persillées d'ébène.
J'ai pas les mots
Mais je chante quand même.

Parce qu'avec élégance
Sans les mots d'un Verlaine
Il suffit que j'y pense
Que déjà elle m'entraîne.

Et qu'avec insistance
Comme dans la rengaine
Le prix de ma souffrance
Sont les notes que j'égraine.

Ce soir je pleure les mots
Que la musique me chante,
Ce soir je pleure les mots
Qu'encore elle m'enchante,
Ce soir je pleure les mots.

Je pleure les mots
Qu'encore elle m'enchante
Ce soir je pleure les mots

Je pleure les mots
Dans l'abîme de mon silence

Dans l'abîme
Je veux pleurer
avec aisance.

Et en levant les yeux.

« ...Et en levant les yeux
vers les petits nuages qui tel
un écheveau tout blanc de
soie lustrée, glissaient dans
l'abîme turquoise du ciel
d'été. »

O. Wilde

La force expressive du petit
nuage suspendu dans son
tableautin céruléen vaut bien
tous les tableaux du monde, il
se suffit à lui-même, il existe,
il est là et bien là et mon
regard sur lui me permet de
savoir qu'à cet égard je ne suis
sur fond de cimaise bleue pas
moins nuageux que lui, il y a
entre lui et moi comme un
commun accord sous nos
dehors pour peu nébuleux.

Et en fixant l'étoile de
l'étincelle

Tu lèves aussi la tête

Car tu crois aux faites

Toiture universelle.

Sky is no more the limit
Clouds are behind you
You are looking to the exit.
You are everywhere,
All is around you.
Et en levant les yeux
Tu ne baisse plus la tête
Et en aimant les cieux
Plus besoin d'épithète.

Putain de lumière,

Elle m'appelle
naturellement

Dans l'évidence de sa
lumière,

Pourtant je ne
l'entends

Que lorsqu'elle
m'éclaire.

Mais c'est lorsqu'il fait
noir

Qu'encore mieux je
comprends

Que son opposé, son
contraire

Est aussi immense,
aussi grand

Que leur commun
mystère.

Surgit ni d'un obscur,
ni scintillant

Fragment de l'univers

Mais de l'indicible
néant.

« ...je suis, moi, une
partie de la partie qui
existait au
commencement de tout,
une partie de cette
obscurité qui donna
naissance à la lumière
orgueilleuse, qui
maintenant dispute à sa
mère la Nuit son rang
antique et l'espace qu'elle
occupait ; ce qui ne lui
réussit guère pourtant,
car malgré ses efforts elle
ne peut que ramper à la
surface des corps qui
l'arrêtent ; elle jaillit de
la matière, elle y ruisselle
et la colore, mais un corps
suffit pour briser sa
marche. »

Méphistophél

La valise.

J'ai mes valises sous les
yeux
Je porte mes clenches aux
oreilles,
Les cloches de mes pieds te
réveillent
Quand je réalise cela c'est
curieux
C'est pas que j trouve ça
ennuyeux,
Mais je me dis tiens,..tu
surréalises
tu surréalises, tu
surréalises trop mon
vieux!

Ma chemise de soie grise
Dégoulinant aux pieds
du lit
A inondé tout mon tapis
Moi j'étais tapis et sans
surprise
Je restais de bois et
silencieux
Et je me disais tu
surréalises
Tu surréalises, tu
surréalises trop mon
vieux!

Quand je suis sorti pour
prendre l'air
J'avais du oublier mon
p'tit bol
Alors j'ai mordu la
poussière
Et j'ai fini au Sibémoï
En volutes grises et bleues
Et je me disais...tu
surréalises
Tu surréalises, tu
surréalises trop mon
vieux!

Enfin ils m'ont dit tu veux
qu'on te dise
C'est à cause du fil du
temps
Qui se détricote et file au
vent,
Faut pas trop qu'on
s'éternise
Ca risquerait d'être
ennuyeux.
Alors je me suis dit mais
faut que tu poétises
faut que tu poétises que tu
poétises que tu poétises
mon vieux!

L'insight
rédhibitoire des
chaîneurs invétérés,

Ou

Nos nuits de
Gethsémani.

Certaines intuitions
s'avèrent à ce point
révélatrices de vérité
qu'il m'arrive de
penser qu'il pourrait
en être de même pour
la moindre parcelle
d'ombre métaphysique
que nous tenons
encore pour
mystérieuse mais dont
les indices
confondants
jalonnent notre
existence et que tels ces
arpenteurs, absorbés
par leurs mesures
qu'ils en oublient de
regarder où ils
marchent, nous les
foulons au pied. Ainsi

suffirait-il d'observer
ce qui se passe la nuit
pour nous rendre
compte du sens
profond des ténèbres,
si nous étions
seulement capable
d'envisager que le jour
ne se levât plus.

« Mais les vérités écrasantes
périssent d'être reconnues. »

Albert Camus.

Apragmatisme quand
tu nous tiens !!!

Il n'est jamais trop
tard pour sursoir à ce
qui reste encore
possible de faire mais
il est cependant
possible d'accuser un
certain retard pour
distinguer ce qui l'est
encore de ce qui ne
l'est plus. Ce qui fait là
le lit de l'homme, de
sa tergiversation, sa
tendre aboulie sous
un vélum
d'imagination, sur un
triclinium de
réflexions inassouvies
où il peut s'étendre et
songer rêveusement à
tout ce qu'il lui est
possible de ne pas
faire ; qu'il est doux
et sain ce plaisir qui
n'engendrera point.
Séduisante
irrésolution,
apaisante

procrastination qui
prend avant même
qu'il ne prenne vie
notre dessein pour de
la nostalgie. Dans cet
accomplissement il
concrétise la volition
absolue... l'abolition
de nos points de vue.

Mais je me rappelle,

A certains égards aimer
serait presque un abus de
langage face à un
phénomène aussi évident
que n'est celui de la neige
qui fond au soleil ; car ni
la neige ni le soleil ne
s'aiment. C'est leur mise
en contact qui les dépasse
et les entraîne vers une
mutation irrépressible,
irrésistible... et Sensible.

Mais il n'y a point d'abus
car ni la neige, ni le soleil
ne se souviennent mais
moi je me rappelle bien je
t'aimais bien, je t'aimais
puisque je m'en souviens.

L'arpète aux doigts
d'épîtes,

Ou

La version lîgneuse de
la mortaise et du
tenon.

Les mains qu'elles soient
féminines, masculines

Cherchent éperdues la
rencontre opaline

Qu'une queue d'aronde
émancipatrice

Métamorphose en rondes
caresses consolatrices,

Celles qui nous happent
dans un troublant émoi

Nous empêchant
subitement de rester de
bois.

« La main ce digne organe de
la caresse, ce qu'elle caresse ici
n'est pas seulement une autre
main, mais la caresse même de
l'autre. »

F.Cheng. « L'éternité n
de trop. »

La chanson fraîche.

Il a pris sa guitare sèche
Pour une petite chanson
fraîche,
Alors elle a relevé sa
mèche;
Il avait ouvert une brèche
En grattant sa guitare
sèche.

Elle aimait la guitare,
La musique et puis les
arts.
Lui n'avait que sa lyre,
Elle des yeux qui
chavirent
Caressée par le si fin
zéphyr
Du souffle musicien de ses
soupirs.

Et sans qu'il ne se
dépêche,
Elle a fait mouche sa
flèche
Dans ce petit coeur peau
de pêche,
En grattant sa guitare
sèche,
En chantant sa chanson
fraîche.

Elle aimait la guitare,
La musique et puis les
arts.
Lui n'avait que sa lyre,
Elle des yeux qui
chavirent
Caressée par le si fin
zéphyr
Du souffle musicien de ses
soupirs.

Coquillages et crustacés.

Dis-moi si je me dessèche
Deviendrais-je fossile?
Dis-moi si je me dessèche
Serais-ce donc inutile?
As-tu déjà regardé
les coquillages de la
marée,
As-tu déjà ressentis
Ces innombrables années
Qui te regardent serties
Dans les yeux d'ambres
délavées?

Mais il y a dans mes yeux
L'ambre des ombres de
l'instant,
Mais il y a dans mes yeux
L'effusion de tant de
volcans
Et je voudrais avant de
me figer
Faire quelques beaux
gestes

Me mouvoir pour exister
Mais toujours d'allure
leste.
Tout sentir autour de moi
Et puis mourir...une autre
fois!

Ils sont dans le sable
couchés,
dormant depuis tant
d'années,
Les vagues, leurs remous
infinis

Les caressent, les
effleurent, les polissent,
Ils sont ma peau tannée
Que tu caresses, que tu
effleures, que tu polis,
Ils sont ma peau tannée
Sur laquelle tu reviens
alanguies.

Je suis cette peau tannée
Et toi la mer et son
éternité

Le fleuve tranquille.

Souvent il m'arrive de
rester coi, pétri de
torpeur, cents peurs au
ventre mais le flegme
adéquat, je traverse
alors le temps, sachant
ne pas pouvoir
atteindre l'autre rive,
pour la bonne raison
que je sais tout aussi
bien ne pouvoir obvier
au sens de son eau
vive. Mais comme il ne
servirait à rien
devant ce fleuve infini
d'attendre qu'il soit
passé, que s'en soit fini
pour le traverser, c'est
avec allégresse,
alacrité, que je m'y
vois déjà, sans
tristesse, y sombrer.

Je suis un mauvais
nageur, qui plus est,
sur l'océan du temps
on m'a jeté une
enclume...et je l'ai
attrapée.

Le cerf-volant.

Mets tes lunettes,
Cale ta casquette
Et descends moi donc ce
cerf-volant!

PAN! PAN!

Ok c'est chouette
Mais sous ta casquette
T'as plus dix ans!

PAN!PAN!

Ras la casquette
Voilà qu'on te l'répète.
Arrête de faire l'enfant!

PAN!PAN!

Mais moi j'veux jouer au
cerf-volant!
J'veux courir seul et puis
longtemps,
Pour faire monter
mon cerf-volant,
J'cours seul devant,
derrière il vole, il vole
mon cerf-volant!

Mais de quoi ils
s'inquiètent?
Sont vraiment trop bêtes!
Ca y est j'm'envole, je vole
en cerf-volant

PAN! PAN!

Waahoooo ma casquette!!!
Waaaouwww j'vois plus
que des p'tites têtes!!!
Je vole par dessus les gens!

PAN! PAN!

Bon v'là qu'il se la pète
Monsieur joue les poètes,
Allez descends, descends,
descends !!!!

PAN! PAN! PAN! PAN!

Mais moi j'veux jouer au
cerf-volant!
J'veux courir seul et puis
longtemps,
Pour faire monter
mon cerf-volant,
J'cours seul devant,
derrière il vole, il vole
mon cerf-volant!

Les limites de la
contingence

Ou

La sagesse de la
résignation
expectante

La vie est supportable
parce que la nature
dans sa ponctualité
de faux métronome
poussif à
l'isochronisme
caduque dégage pour
chaque circonstance
des espaces temps, plus
ou moins larges,
période de
l'imminence des
choses pendant
lesquelles le simple fait
de ne pouvoir les
localiser avec
précision dans ces laps
de temps, suffit à nous
réconcilier avec
l'inéluctable. De sorte
ils sont cet excipient
indispensable à notre

fatalité magistrale,
cette petite portion
galénique qui fait
passer la pilule. Si
bien que les saisons
restent-elles à peine
encore subséquentes et
les jaquemarts de
frapper les cloches, oui
mais, quand bon leur
semble à intervalles
imparfaits, au petit
bonheur la chance...
de la ponctualité.
Ainsi aussi les mortels
que nous sommes
finissent-ils par
mourir certes mais
uniquement à l'acmé
d'une agonie,
tantième dévorant de
notre vie.

Le sillon Sambre et
Meuse.

Au bord du sillon
Sambre-et-Meuse
Y avait toi, y avait la
Meuse
Au bord du sillon
Sambre-et-Meuse
Y avait moi et puis ma
gueule malheureuse

Au bord du sillon
Meuse-et-Sambre
M'en venant de ma
Dendre

Au bord du sillon
Meuse-et-Sambre
Dans les frimas
glaçant de décembre.

Au bord du sillon
Meuse-et-Sambre
Que reste t-il des
illusions?

Sinon des cendres
Au bord du sillon
Sambre-et-Meuse

Tu étais sombre,
évaporeuse

Au bord du sillon
Meuse-et-Sambre
Nos coeurs en haillons
Gelaient à pierre
fendre
Au bord du sillon
Sambre-et-Meuse
Nous rêvassions sans
conséquences
fâcheuses

Au bord des sillons
Au centre des régions
La vie est hasardeuse
Et l'infortune toujours
pernicieuse.

Au creux de ces sillons
Impures que nous
laissons
Comme des traces
sulfureuses
Il y a nos destinées et
leurs routes sinueuses.

1. *La poésie.*
2. *La pluie, le vent.*
3. *L'écrin*
4. *L'homme est d'une légèreté aérienne.*
5. *Avec aisance.*
6. *Et en levant les yeux.*
7. *Putain de lumière,*
8. *La valise.*
9. *L'insight rédhibitoire des chaineurs invétérés,*
10. *Apragmatisme quand tu nous tiens !!!*
11. *Maïs je me rappelle,*
12. *L'arpète aux doigts d'épites,*
13. *La chanson fraîche.*
14. *Coquillages et crustacés.*
15. *Le fleuve tranquille.*
16. *Le cerf-volant.*
17. *Les limites de la contingence*
18. *Le sillon Sambre et Meuse.*

Paroles : Fabrice Stroobant